

Entretien avec Jean Claude Ameisen et Claude Régy

Extrait de "Claude Régy, rencontre en Avignon", le 13 juillet 2002.

Retransmis les 15, 16 et 17 juillet 2002 sur FRANCE CULTURE,

émission "Surpris par la nuit", par Alain Veinstein.

Premier volet, lundi 15/07/02 :

Alain Veinstein _____ Il faut parler de la mort parce que je crois qu'elle est en première ligne dans la thématique des spectacles que vous avez montés. Je vais rappeler, sans faire un inventaire, que vous avez monté *Le Mort de Bataille* en 79, que c'est le sujet bien sûr d'*Intérieur* de Maeterlinck, que vous avez monté en 85-86, avec cette dualité qui consiste à être à la fois dans l'ignorance et dans la conscience de la mort. Toute la deuxième partie de *Par les villages* de Handke se passe devant le mur d'un cimetière, on s'en souvient, " et à chaque passage du seuil, on croyait entendre s'échanger les respirations des morts et des vivants ", peut-on lire. Avec *Le Parc* de Botho Strauss, en 86-87, vous montrez la mort, cette fois, sur son trapèze, suspendue et en mouvement au-dessus d'un résidu d'humanité. Donc, toujours, cette dualité. Il y aurait d'autres exemples, bien sûr, il faudrait citer les derniers travaux surtout : *Carnet d'un disparu*, le bien titré, et bien sûr Sarah Kane, et bien sûr *La Mort de Tintagiles*, que vous avez monté en 97, et bien sûr les *Variations sur la mort*, que vous allez monter, de Jon Fosse, à l'automne 2003.

Ce sentiment de la mort à l'intérieur de nous — ce mot intérieur renvoie au titre de Maeterlinck — dès la naissance, nous en avons conscience, et peut être même avant. Et d'ailleurs, le deuxième volume de vos réflexions s'intitule *L'Ordre des morts*, et le titre est explicité par une citation de Paul Klee : " Mon ardeur est plutôt de l'ordre des morts et des non-nés ".

Claude Régy _____ Oui. J'ai été très frappé parce qu'en travaillant sur le texte de Sarah Kane, 4. 48 *Psychosis*, elle dit d'ailleurs, très résumé, ce que j'ai dit tout à l'heure, c'est-à-dire : " Rien qu'un mot sur la page et il y a le théâtre ", " Rien qu'un mot sur la page et il y a le théâtre ". Et elle ajoute, en dessous, deux autres vers : " J'écris pour les morts et les non-nés ", ce qui est pratiquement la même formulation que Paul Klee. Alors, je crois que la mort est en nous, je crois qu'elle est à l'origine de la culture, comme Edgar Morin l'a très bien montré dans son livre *L'homme et la mort*, puisque c'est parce que l'homme a conscience de la mort, d'une certaine façon, imparfaite, qu'il a commencé à réfléchir, donc à philosopher, et que les mythes de survie et les grands mythes de toute la thématique de mort / renaissance ont commencé à se développer, et que la culture a pris racine là, et qu'en même temps le dieu du théâtre est Dionysos, qui était en même temps le Dieu des enfers, comme on le sait. Alors, je pense que c'est essentiel de travailler et de faire sentir aux gens comment la mort n'est pas un épouvantail qui arrive comme un accident fatal après une longue vie remplie uniquement de vie, mais que nous sommes faits d'un mélange de mort et de vie, et je pense que si on vit avec cette conscience, on vit beaucoup mieux que si on vit d'une part dans la jouissance effrénée d'une vie fallacieuse et dans une peur de la mort complètement épouvantable. C'est pour ça que j'ai demandé que Jean-Claude Ameisen soit présent.

Alain Veinstein _____ Jean-Claude Ameisen, qui est professeur d'immunologie à Paris VII et à l'hôpital Bichat où il dirige une équipe de l'INSERM. C'est l'un des spécialistes mondiaux de la mort cellulaire, il va peut-être nous expliquer ce que c'est. En 1999, aux éditions du Seuil, il a publié un livre que vous avez beaucoup lu, Claude Régy, *La sculpture du vivant*, où vous expliquez, Jean-Claude Ameisen, quelle nouvelle lumière la notion de suicide cellulaire jette sur les relations entre la vie et la mort à l'intérieur de nos corps.

Jean-Claude Ameisen ____ Oui, je suis très heureux et très ému d'être avec vous. Oui, on a, ce que disait Claude Régy tout à l'heure, une notion habituelle et ancienne d'une opposition radicale entre la vie et la mort et d'une antinomie complète. Et, ce qui a commencé, en fait, comme une interrogation, il y a cent cinquante ans, quand les biologistes se sont aperçus que l'ensemble du monde vivant — les plantes, les animaux, nous-mêmes — étions composés de petites entités universelles qui sont les cellules, c'est de s'apercevoir que ces cellules mouraient dans des circonstances qui paraissaient normales, en particulier la construction d'un embryon, donc d'un être jeune, pas de vieillesse, et exempt de maladie. Et, pendant presque cent ans, comme il paraissait bizarre d'imaginer que la mort puisse faire partie de ces

phénomènes de développement tout à fait normaux, ces phénomènes ont été complètement négligés — en science quand les choses sont négligées, ça veut dire qu'elles sont décrites, oubliées, re-décrites de manière indépendante — et comme ça, l'existence de phénomènes de mort normaux dans les cellules d'un être en construction ont été décrits une trentaine de fois pendant cent ans, entre 1850 et 1950. Alors la première notion qui est apparue — et ça a intégré cette idée que la mort de nos composants pouvait être quelque chose qui faisait partie du fonctionnement normal — c'est la sculpture de la forme. Lorsque a été admise l'idée, il y a une cinquantaine d'année, que la disparition d'un certain nombre de constituants, de composants, de cellules pouvait participer à la forme, de même que la sculpture crée la forme en enlevant de la matière et pas en la rajoutant, — et que, par exemple, nos doigts sont séparés les uns des autres, contrairement aux pattes palmées des oiseaux aquatiques ou des mammifères aquatiques, non pas parce que nos doigts ont poussé mais parce que les tissus qui les séparaient sont morts — cette idée que la disparition pouvait être quelque chose qui faisait partie de la création de la vie. Et, de manière résumée, cette espèce de passage d'un antagonisme entre vie et mort à un mariage de ces phénomènes peut être illustré par ce qu'on sait, ou qu'on croit savoir aujourd'hui, simplement qui est que toutes les cellules qui nous composent, toutes les cellules qui composent l'ensemble des êtres vivants qui nous entourent, les plantes, les animaux et sans doute même les bactéries, possèdent à tous moment la capacité de s'autodétruire. Donc, elles fabriquent, à partir des informations génétiques qu'elles possèdent, des outils qui leur permettent de s'autodétruire, de se tuer, et elles ne vivent qu'aussi longtemps qu'elles sont capables de tisser avec leur environnement des relations qui leurs permettent de percevoir des signaux nécessaires à la répression de cette autodestruction parce que ces signaux apportés par d'autres cellules, par la collectivité, leur permettent de fabriquer des outils protecteurs qui neutralisent, un temps, ces exécuteurs. Donc, on arrive à des notions apparemment contre - intuitives et paradoxales. La vie, qui est un événement positif, semble procéder de la négation perpétuelle d'un événement négatif qui est l'autodestruction. Et, d'autre part, lorsqu'on pose une question : quels sont les éléments nécessaires au moins à une cellule pour pouvoir vivre ? La réponse : c'est les autres. Autrement dit, il n'y a pas, au moins au niveau cellulaire, de définition, aujourd'hui, de la vie qui ne soit pas une définition collective. Donc, deux notions, en tout cas aux éléments qui composent l'ensemble du monde vivant, communes : négation de l'autodestruction et négation ou répression de l'autodestruction par l'intermédiaire d'un dialogue avec les autres. Alors, ce qui est important c'est que ce dialogue avec les autres, cette espèce de fragilité permanente, ce sursis, crée une forme d'interdépendance, ce qu'on peut appeler, puisque le nom a plusieurs sens possibles, une forme de nécessité. C'est-à-dire qu'à partir du moment où aucune cellule ne peut vivre seule, nous sommes des sociétés formées de cellules qui ont besoin les unes des autres pour vivre et donc nous sommes plus que la somme des éléments qui nous constituent parce que nous sommes fait d'éléments qui sont interdépendants. Maintenant, la collectivité est nécessaire à la vie de chacune de ces composantes, elle n'est pas suffisante, et donc les interactions. Autant toute cellule seule ne peut que s'autodétruire, autant sa présence dans la collectivité peut avoir pour conséquence soit sa survie, soit, dans les termes du dialogue que cette cellule entretient avec la collectivité, son autodestruction. Et donc, autant nous sommes interdépendants parce que chaque cellule qui est en nous a besoin de certains liens avec les autres pour survivre, autant ces phénomènes de disparition prématurée — l'autodestruction est une mort prématurée avant que quoi que ce soit ne vienne interrompre l'existence de ce composant —, autant ces phénomènes de mort prématurée jouent un rôle extrêmement important dans notre plasticité et notre capacité d'adaptation. Juste à titre d'exemple : environ cent milliards de cellules s'autodétruisent en nous chaque jour et sont remplacées par des cellules nouvelles, autrement dit l'impression d'être statique que nous avons de nous-mêmes est une illusion et nous sommes faits, pour une grande partie en tout cas, des territoires de nos corps, de territoires qui sont perpétuellement changeants. Donc, il y a deux notions : aucune cellule ne peut vivre seule, et la disparition prématurée des cellules joue un rôle extrêmement important dans la capacité... En gros, de manière paradoxale, la mort prématurée des éléments du vivant est sans doute un des moyens qui a permis au vivant de se propager à travers le temps.

Claude Régy _____ C'est tout à fait extraordinaire d'entendre ça, je crois. C'est tout à fait important. Je pense que c'est une révolution, vraiment, dans nos modes de penser, parce qu'on n'y pense jamais, parce qu'on ne le dit pas assez. Je ne sais pas dans quelle chaire il faudrait que vous répandiez cette vérité, parce que je pense que ça change vraiment le comportement de l'homme et que ça devrait donc changer aussi la manière d'être des gens qui font du théâtre, des gens qui se montrent sur un plateau, des gens qui prétendent représenter quelque chose de l'être humain. Alors, on donne une image complètement fallacieuse. Et, je voudrais que vous développiez cette histoire d'interdépendance qui me paraît très importante dans le travail justement. Vous avez écrit : “ et nous ne pouvons construire et nous pérenniser en tant qu'individu que parce que nos cellules deviennent autres ”, c'est ce que vous venez de dire d'ailleurs. Et, vous dites : “ de la diversité naît la complémentarité, de la complémentarité l'interdépendance et de l'interdépendance la complexité ”.

Alors, je voudrais que l'on revienne là-dessus et spécialement aussi sur la notion de complexité parce que les gens ont vraiment envie que les choses soient simples et je pense que la vérité est complexe. (*Rires de C. R.*)

Jean-Claude Ameisen ____ Alors, un mot. Je pensais à ce que vous disiez tout à l'heure sur le théâtre : donner à voir autre chose que ce que l'on voit, entre le réel et l'imaginaire, l'incertitude. Je crois que toutes les activités humaines, y compris la science, procèdent du même ordre, autrement dit, la science est représentation, c'est-à-dire présentation nouvelle de ce que nous croyons voir avec nos sens qui nous trahissent ou qui nous font croire à un mode de représentation le plus congruent possible avec ce que nous percevons de la réalité. Et donc, y compris ce dont nous parlons est une représentation scientifique et la représentation scientifique d'aujourd'hui qui, sans doute, sera légèrement différente de demain. Juste pour terminer sur ce point Niels Bohr qui est un des pères de la mécanique quantique, disait que la physique n'est pas la science qui décrit le comportement de la matière mais la science qui décrit la manière dont les physiciens se représentent le comportement de la matière, et je crois que pour les biologistes, qui est une science moins dure, c'est exactement la même chose, et pour nous tous, c'est la même chose. Dans cette incertitude surgit, je dirais, les nouvelles représentations de demain. De même que vous parliez de ce faux réalisme, qui essaye de figer notre représentation comme étant la réalité, toute science qui croit qu'elle décrit non pas un aspect du réel le plus congruent possible avec ce que nous percevons de la réalité, mais LA réalité, se fossilise, puisqu'elle méconnaît le fait qu'elle va bouger. Donc, pour reprendre ce que vous disiez, je crois qu'une des notions fondamentales c'est que l'asymétrie, la non-symétrie ou la rupture de la symétrie, est un phénomène, en tout cas en biologie, qui est créateur de complexité – c'est-à-dire qu'à partir du moment où deux sont non seulement deux mais non identiques, ou quatre sont non seulement quatre mais non identiques, il va y avoir de multiples interactions possibles, alors que si ces éléments sont tous identiques, il n'y aura que des combinaisons d'interactions semblables. Donc la différence, le fait que d'une cellule naissent des cellules qui ne sont pas exactement les mêmes, que de deux individus naisse un enfant qui n'est pas exactement le même, etc. — on peut décliner ça à toutes les échelles du vivant — cette asymétrie crée une diversité qui porte en elle la promesse de complémentarité, c'est-à-dire d'interactions qui sont pas simplement identiques. Donc, ça c'est la première notion.

Le fait que la vie d'une partie de la collectivité, au niveau des cellules, puisse être facilitée ou puisse être rendue différente par la disparition prématurée d'une autre partie de cette collectivité, crée une asymétrie, cette fois, en terme de vie et de mort. Donc, je pense que cette asymétrie en terme de nature des composants et cette asymétrie en terme de moment où la disparition va survenir, est facteur d'interdépendance et est facteur de complexité. Au fond, une définition simple, en biologie et peut être dans d'autres domaines scientifiques, de la complexité c'est un état d'organisation qui dépasse la somme des informations disponibles pour le construire. C'est là qu'intervient ce dont vous parliez, c'est à dire la puissance du hasard, le caractère aléatoire. Autrement dit, nous avons trente mille gènes et notre cerveau est composé de cent milliards de cellules qui forment un million de milliards de connexions, c'est ce million de milliards de connexions qui nous permet de penser. Ce million de milliards de connexions ne peut pas être prédéterminé par les informations contenues dans nos gènes, donc les informations contenues dans nos gènes donnent des règles du jeu et puis le hasard va permettre, en fait, que des interactions de cellules à cellules, légèrement différentes, puissent petit à petit se propager et donner lieu à quelque chose qui, là encore, a un degré de complexité, si on voulait le décrire, qui dépasse la somme des éléments, des informations qui permettraient de le construire. Donc je crois que s'il n'y a pas ça, s'il n'y a pas d'asymétrie, il n'y a pas de complexité. Autrement dit, si nous étions faits de plusieurs dizaines de milliers de milliards de cellules toutes identiques les unes aux autres et vivant aussi longtemps chacune qu'elle le pouvait, nous serions, en fait, des sacs aussi volumineux, des objets aussi volumineux mais qui n'auraient aucune commune mesure avec ce que nous sommes.

Claude Régy _____ Mais vous avez commencé à parler des gènes, ça m'a beaucoup frappé, l'image que vous employez des bibliothèques de gènes. Et que nous sommes fait de deux bibliothèques, qui est la bibliothèque de gènes maternels et la bibliothèque de gènes paternels, et vous disiez que cette histoire de savoir pourquoi une espèce a des pattes palmées et l'autre non, vous disiez, dans ce livre, qu'à l'époque actuelle de l'état de la science on ne savait pas. Est-ce qu'on sait maintenant ?

Jean-Claude Ameisen ____ Ce que je voulais dire quand je dis qu'on ne sait pas, en fait, c'est que, la lecture — les gènes sont des livres et donc l'ensemble de nos gènes, c'est comme une énorme bibliothèque — est asymétrique, c'est-à-dire qu'elle est en chacun de nous, faite d'une moitié des livres de notre père et d'une moitié des livres que possédait notre mère et puis voilà cette bibliothèque. Quand je disais qu'on ne sait pas, c'est qu'on parle énormément maintenant de programme génétique avec une confusion profonde selon laquelle, à partir du moment où il y a un programme, ça veut dire que nous sommes déterminés, c'est à dire que l'ensemble du monde vivant est prédéterminé. Il y a une confusion entre l'étymologie du mot « programme » qui signifie pré-écrit, le livre, la bibliothèque et les infinies manières, ou en tout cas les très diverses manières, qu'il y a d'utiliser ces informations pré-écrites.

Et donc, c'est dans la manière dont des espèces voisines utilisent les informations qu'elles possèdent qu'apparaissent ces différences, qui nous semblent radicales, plus que dans la nature des informations dont elles disposent. Autrement dit, la manière dont ces informations sont lues et utilisées joue un rôle beaucoup plus important que simplement le fait qu'elles existent et qu'elles soient semblables ou différentes. Donc, les animaux, qui sont extrêmement semblables parce que leur développement embryonnaire va se passer suivant une séquence d'événements légèrement différente où certains événements vont précéder d'autres, vont avoir des pattes palmées ou non palmées, pas parce qu'ils ont le gène de la mort des cellules entre les doigts ou pas le gène de la mort des cellules entre les doigts.

Claude Régy _____ Il y a un sujet aussi dont j'aimerais vous entendre parler. Vous parlez de la peau, vous dites que des cellules mortes, en fait, traversent des tissus, si j'ai bien compris, et viennent former la peau elle-même. Ce qui fait le dessus de la peau, — il me semble que vous avez écrit que nous ne caressons jamais deux fois la même peau, de même que je n'ai jamais deux fois le même fleuve — alors dans quel monde d'illusion nous vivons ? Et en même temps, ces cellules mortes qui forment la couche de notre peau ont une équivalence dans les végétaux où les cellules mortes forment l'écorce des arbres. Vous dites ça exactement. Et vous dites qu'à la fin ces cellules se transforment en poussière, ce qui rejoint "poussière tu es poussière". Le grand chemin de la poussière.

Jean-Claude Ameisen ____ Dans le monde vivant, si on va des bactéries jusqu'à l'homme, il y a deux destins possibles pour une cellule qui s'autodétruit : l'une qui est la plus fréquente, c'est de faire apparaître à sa surface des molécules qui vont permettre aux cellules voisines vivantes de les ingérer et de les faire disparaître. Donc, il y a une espèce de ritualisation au niveau moléculaire de ce qu'on pourrait appeler des rites funéraires, c'est-à-dire que la cellule qui est en train de s'autodétruire autorise les cellules voisines et leurs signale qu'elle est en train de disparaître, ce qui fait que les cellules voisines la font disparaître. Dans un petit nombre de cas, les cellules qui s'autodétruisent n'expriment pas ces molécules et leur corps subsiste sous forme, en fait, de cadavre intègre, et ce sont les exemples transitoires des cellules qui viennent mourir à la surface de notre peau et qui sont rigides et qui nous protègent, en fait, contre les incursions de l'extérieur, des cellules qui durent plus longtemps qui sont l'écorce de l'arbre. Et puis, on a aussi, dans les organismes beaucoup plus simples comme les bactéries ou comme certaines formes de cellules apparentées aux levures, le même phénomène, où une partie des cellules qui s'autodétruisent quand l'environnement est mauvais restent, persistent sous forme de cadavre intègre et forment des tiges, par exemple, sur lesquels les spores des bactéries vont attendre pendant des années, ou des mois ou des semaines, que l'environnement redevienne favorable. Donc, ce sont deux destins possibles, en fait — disparition extrêmement rapide en faisant appel à l'extérieur ou, au contraire, persistance avec un rôle qui se met en place dans la colonie vivante — ce sont deux modalités qu'on voit, en fait, depuis les bactéries jusqu'à l'homme.

Claude Régy _____ Je crois qu'il va falloir finir, mais je voudrais relever que ces écrivains scientifiques sont des poètes, et je voudrais que nous repartions tous avec cette formule du « cadavre intègre », parce que les hommes vivants ne le sont guère.